

Un fait peut-il être alternatif ?

Le Soir - MICHEL FRANCARD - 3/03/2017

Il est rare d'assister en direct à la création d'un néologisme. C'est pourtant l'expérience vécue par les téléspectateurs de la chaîne américaine NBC le 22 janvier dernier, lorsqu'une conseillère du président Trump a qualifié les déclarations d'un de ses collègues de « *alternative facts* », en français « *faits alternatifs* ».

Pour connaître une diffusion rapide et durable, le néologisme doit être aisément compréhensible. Or, malgré son succès fulgurant, *fait alternatif* est loin de présenter une signification transparente. Une manière d'en saisir la portée est de le relier à d'autres créations récentes, telles *post-vérité* ou *fake news*, symptomatiques des temps que nous vivons. Et d'un monde où le réel et la fiction ne sont plus les options d'une même alternative...

Postscriptum 1

20 janvier 2017 : Donald Trump devient le 45^e président des États-Unis. Le porte-parole de la Maison-Blanche se réjouit du succès de cette cérémonie qui aurait attiré la plus grande foule jamais rassemblée pour ce type d'évènement. Mais des photos prises lors de la prestation de serment du nouveau président montrent que la foule est nettement moins nombreuse que lors de la même cérémonie, huit ans plus tôt, avec Barack Obama. Elles sont largement relayées par les médias et les réseaux sociaux.

Dans une [intervention télévisée sur la chaîne NBC le 22 janvier](#), Kellyanne Conway, conseillère de Donald Trump, est confrontée à ces preuves matérielles et est invitée à reconnaître que les déclarations du porte-parole de la Maison-Blanche étaient erronées. Elle déclare alors que son collègue a donné des « *alternative facts* », traduit en français par « *faits alternatifs* ». Les commentateurs ont interprété ce néologisme comme suit : les faits présentés par la Maison-Blanche sont *alternatifs* par rapport à ceux relatés par la presse.

Alternatifs ? L'adjectif *alternative* en anglais est polysémique : il s'applique tant à des situations qui diffèrent de la norme qu'à des faits inattendus, à des solutions de rechange ou à des choix différents. Quelle que soit la signification exacte donnée par Kellyanne Conway à « *alternative facts* », le choix de cette locution est source d'ambiguïté. La traduction française n'éclaire pas le propos, puisque l'adjectif *alternatif* est employé avec des significations calquées de l'anglais : « qui constitue une solution de remplacement » (*peine alternative, financement alternatif*), « qui propose d'autres choix » (*médecine alternative, mouvement alternatif*) (*Petit Robert*). Un *fait alternatif* est-il une autre information factuelle que celle véhiculée par ailleurs ou la seule à prendre en considération ? Est-il une autre vision des faits ou la vérité qui fait pièce à des mensonges éhontés ?

Postscriptum 2

Depuis l'accession de Donald Trump au pouvoir, un livre connaît un succès retentissant en librairie. Il ne s'agit pas d'une parution récente, mais du célèbre roman de George Orwell, *1984*, publié en 1949. Dans ce roman de fiction – cette dystopie, plus précisément –, un des objectifs du pouvoir en place est de fabriquer une « vérité » qui pourra être opposée au réel. Pour y parvenir, le Parti a créé une *novlangue* (*Newspeak*), volontairement appauvrie, incapable d'exprimer une pensée élaborée. En procédant de la sorte, le pouvoir vise à rendre impossible toute contestation du régime totalitaire en place, faute de mots adéquats pour analyser, argumenter, critiquer.

Lire aussi

[Les «faits alternatifs» de Trump rappellent le «1984» de George Orwell](#)

Le regain d'intérêt suscité par le roman d'Orwell est lié aux analogies que d'aucuns établissent entre la stratégie d'endoctrinement du régime qui gouverne Océania et certaines pratiques de l'administration Trump. Ainsi, les *faits alternatifs* peuvent évoquer la « doublepensée » (*Doublethink*), [qu'Orwell décrit comme suit](#) : « La doublepensée est le pouvoir de garder à l'esprit simultanément deux croyances contradictoires, et de les accepter toutes deux. » Jointe à l'action anesthésiante de la *novlangue*, cette « doublepensée » produit des citoyens de moins en moins préoccupés de la vérité des informations qui leur sont données.

Ce résultat n'est-il pas celui atteint avec l'avènement de la *post-vérité* ? Ce néologisme a émergé en 2016, à l'occasion du référendum sur le Brexit et de la campagne présidentielle de Donald Trump. Il désigne la perte d'importance de la réalité objective dans l'opinion publique, au profit des émotions et des croyances personnelles. C'est la transposition, à l'échelle collective, d'un [mécanisme bien décrypté par les sciences cognitives](#) : il nous est plus facile de nier des preuves factuelles que de renoncer à nos convictions.

Les médias jouent un rôle essentiel dans ce processus d'estompement – ou, à l'inverse, de réhabilitation – des faits. Dans son roman, Orwell fait d'eux un instrument d'abêtissement et d'asservissement. N'est-il pas interpellant de constater que Donald Trump leur porte une attention incessante et les range dans des catégories simplistes (pour ou contre, vrai ou faux) qui évoquent elles aussi l'univers de *1984* ?

Postscriptum 3

Un *fait* peut-il être « alternatif » ? Si l'on emploie ce nom avec la signification qu'enregistrent les dictionnaires, la réponse est négative. En français, un fait est « ce qui est arrivé, ce qui a eu lieu ; ce qui existe réellement, ce qui est du domaine du réel » (*Petit Robert*). L'anglais présente des définitions similaires. Le site officiel du [dictionnaire Merriam-Webster a publié](#), le jour même de la sortie de « *alternative facts* », la mise au point suivante : « A fact is a piece of information presented as

having objective reality. » En d'autres termes : un fait n'a ni équivalent, ni substitut. Toutefois, dans l'ère de la post-vérité, un fait vaut moins qu'un lord-maire. Et un « *fait alternatif* », dans la bouche de Kellyanne Conway, peut s'avérer véridique. Le choix lexical de la conseillère du président Trump est bien plus habile que celui de « *vérité alternative* », qui aurait opposé une interprétation des faits à une autre. Un *fait alternatif* ne peut être une imposture que du point de vue de celui qui le remet en cause, pas de celui qui le met en avant. C'est pourquoi [certains équivalents proposés](#) pour *fait alternatif* (*fausse perspective, pseudo-vérité, vérité de rechange, mensonge*) ne sont pas techniquement adéquats, car ils expriment l'opinion du traducteur. Si l'on veut éviter l'anglicisme sémantique qu'est cet emploi de l'adjectif *alternatif*, mieux vaudrait parler de *fait parallèle*, par exemple.

Une autre notion permet de contextualiser l'emploi de *fait alternatif* dans la terminologie trumpienne : celle de « *fake news* ». Cette expression désigne proprement, non pas de fausses informations (anglais *false*), mais des informations falsifiées (anglais *fake*), maquillées de manière à ressembler à de vraies informations. Même des médias fiables peuvent être victimes de tels détournements : votre [quotidien préféré vient d'en faire l'expérience](#). Ici encore, on ne joue pas sur la dichotomie vrai-faux, mais sur une différence de perception : telle information paraît authentique, telle autre paraît fausse.

C'est sans doute là le caractère le plus pervers du fait « *alternatif* » : en se revendiquant comme tel (plutôt que comme une vérité ou une information vraie), il brouille la frontière entre ce qui appartient au réel et ce qui relève de la croyance. À ce stade, on ne peut ignorer l'avertissement de Hanna Arendt : « Le pouvoir totalitaire s'installe quand la réalité disparaît, quand la frontière entre la fiction et le réel est effacée. ». Lui fait écho cette formule de Kolakowski, reprise par Tzvetan Todorov (*L'esprit des Lumières*, p. 89) : « C'est le grand mérite du totalitarisme : on ne peut plus l'accuser de mentir, puisqu'il a réussi à abroger l'idée même de vérité. » À ces deux citations, cette chronique souhaite ajouter celle de Theodor Adorno : « Un manque de rigueur dans l'usage des mots mène inévitablement au fascisme. » Décrypter l'usage de la langue d'aujourd'hui, expliciter sa complexité et ses nuances, ce n'est pas une simple distraction de linguiste : c'est encourager le partage de ressources langagières aptes à construire et à exprimer la réflexion critique. Pour que soit toujours possible une pensée libre... et même alternative.